

LE METAYAGE EN ITALIE CENTRALE :
UN SYSTEME AGRAIRE
A L'EPREUVE DE L'HISTOIRE
ET DE L'HISTORIOGRAPHIE

I.

**Le métayage en Italie centrale.
Quelques problèmes de définition**

L'Italie centrale est la terre d'élection de la "mezzadria classica". Cette forme particulière de colonage partiaire a connu dans ce territoire une diffusion géographique si vaste qu'elle a modelé et donné une empreinte encore évidente de nos jours, non seulement au paysage agricole, mais aussi aux caractères de l'urbanisation et aux voies que l'industrialisation a suivies dans son développement, qui date surtout des années 50 de notre siècle. Ce témoignage contemporain, cet héritage d'un système multiséculaire dans la vie sociale et politique de l'Italie centrale se révèle un thème de recherche très riche, aussi bien pour les historiens en général ou pour les historiens de l'économie que pour les économistes, les sociologues et les anthropologues.¹

¹ Un exemple de cet intérêt peut être retrouvé dans la recherche qu'un groupe d'anthropologues et d'historiens de l'Institut Universitaire Européen de Badia Fiesolana (Firenze) a mis en train sur les systèmes d'identification sociale à l'intérieur de six bourgs toscans, choisis parmi un univers bien plus vaste.

On pourrait ranger le métayage que l'on trouve dans l'Italie centrale tout simplement dans la nombreuse catégorie de contrats de colonage partiaire, si fréquents en Europe à partir du Moyen Age. Ce contrat, toutefois, dès son début jusqu'à sa crise, qui n'arrivera qu'à la moitié du XXe siècle, maintient sa propre spécificité. Il se base sur deux facteurs strictement corrélés : une famille d'exploitants, les *mezzadri*, et leur exploitation, le *podere* (on parle ainsi de *mezzadria poderale*). L'espace géographique est celui des actuelles régions de l'Emilie, des Marches, de la Toscane et de l'Ombrie, c'est-à-dire toute une bande continue de la mer Tyrrénienne à l'Adriatique. C'est un territoire qui présente, en sa partie centrale, des caractéristiques communes, certaines très antiques (comme la forte prédominance des communes et de leurs campagnes); d'autres, plus récentes, comme la réponse électorale (la "ceinture rouge" de l'Italie). D'autres affinités, de type linguistique, sont aujourd'hui plus qu'un élément de connaissance, une curiosité (l'Italie centrale est par exemple la zone du "babbo", contre le "papà" du nord et du sud).

On peut trouver beaucoup d'autres éléments communs entre les zones de l'habitat disséminé, liées ici au système de métayage : tel qu'un dense réseau de communications entre campagne et ville à travers le raccord des bourgades. Celles-ci, à partir des dernières décennies du XVIIIe et au cours du XIXe siècles, virent une forte poussée démographique qui, dans certaines zones, fut relativement plus rapide que dans les anciennes villes. A une époque plus récente, ce territoire s'identifie avec celui de l'industrialisation diffuse, liée elle aussi, à ce qu'il semble, à ce dense réseau de communications entre villes, campagnes et bourgades.

Au milieu du XXe siècle, avant le boom industriel, le métayage intéressait encore dans ces régions 70 à 80 % des terres cultivées. Vingt ans après, le système de métayage avait presque

complètement disparu de ces régions, qui avaient été son domaine pendant cinq ou six siècles.

L'histoire de cet extraordinaire exode des campagnes de la part des métayers n'a pas encore été écrite. On a toutefois étudié quelques cas, comme la Valdelsa en Toscane et la province de Modena en Emilie, qui nous aident à formuler des hypothèses plus générales.² La rupture avec la vieille organisation économique présente sans doute des caractères traumatiques, surtout pour les dimensions et la rapidité du phénomène, inattendues par le propriétaire.

Et pourtant, les racines de cette migration sont plus lointaines que l'on pourrait imaginer. Le mouvement de masse avait été précédé et parfois préparé par des mouvements moins évidents, presque souterrains. La crise de la vieille économie rurale basée sur le métayage était commencée au moins un demi-siècle avant l'évidence de la défaite. Elle était liée, d'un côté, aux changements dans les pratiques agricoles, de l'autre, à la croissance, dans le pays du métayage, d'un secteur non-agricole, industriel, où les revenus et la rémunération de la force de travail devenaient de plus en plus compétitifs avec le secteur primaire. Mais, comme on le verra, ce bouleversement n'entraîna pas la désintégration de l'univers économique et social du territoire. Dans celui-ci, les familles des métayers avaient, pendant des siècles, joué le rôle de l'aristocratie parmi les paysans qui ne possédaient pas de terre. Elles représentaient un élément de cohésion - le plus important du point de vue social - dans l'ensemble de son territoire, campagnes, bourgs, villes. Ce système continua à fonctionner, tout en s'ouvrant aux nouvelles perspectives, après l'abandon des campagnes, grâce

² A. BAGNASCO, C. TRIGILIA, (ed.), *Società e politica nelle aree di piccola impresa. L'area della Valdelsa*, Milano 1985. M. FORNI, *Storie familiari e storie di proprietà. Itinerari sociali nell'agricoltura italiana del dopoguerra*, Torino, 1987.

aux relations que les habitants de la campagne et des villages ou des villes avaient nouées depuis longtemps.

Le métayage avait été introduit à partir du XIII^e siècle, comme en France, ou même auparavant (les premiers témoignages remontent en Toscane au XI^e siècle). Toutefois, contrairement aux régions françaises ou à d'autres régions en Italie où la métairie a été adoptée plus tard (aux XV^e-XVI^e siècles peut-être dans l'Italie du nord, jamais sous la forme de la *mezzadria classica*, et insérée dans un circuit commercial tout à fait différent), il continua sa démarche de conquête du territoire jusqu'au début du XX^e siècle, sans connaître - sauf dans quelques cas, comme le territoire de Ferrara - de véritables moments de recul.

Au centre de l'univers du métayage on retrouve les deux *inputs* de la production que j'ai déjà rappelés, la terre qui constitue le "podere", avec ses parcelles totalement ou en partie labourables, dont l'étendue était en théorie liée aux possibilités de travail de la part de la famille mezzadrille, et à ses besoins alimentaires; et la famille même, que le contrat obligeait *in solidum* au travail sur le *podere*. On ne peut pas parler d'une surface "moyenne" d'un *podere*. On peut en trouver de tout petits, de deux ou trois hectares près des villes, et de vastes, quarante hectares et même plus, dans les collines plus éloignées, où une grande superficie était encore en friche ou couverte de bois. Les *poderi* de la métairie semblent toutefois, aux XIX^e-XX^e siècles, plus petits que les domaines soumis au métayage en France.

En ce qui concerne la dimension de la famille, le nombre des composants varie beaucoup dans les siècles; il dépend aussi de l'étendue des terres labourables et de l'intensité des cultures (par exemple, la présence plus ou moins importante de la vigne ou de l'olivier). Aux XIX^e-XX^e siècles, il arrivait très fréquemment que 20-25 individus vivaient sous le même toit. Il s'agissait de familles

multinucléaires composées souvent de plusieurs frères avec leur famille, ou même de frâièresches avec un ou plusieurs ascendants et de membres collatéraux. En plus, assez souvent, on trouve la présence d'un valet, le *garzone*, un salarié fixe payé par le métayer dans le cas où les bras de la famille ne suffisaient pas aux besoins du *podere*. Le *garzone* était fréquemment un enfant trouvé qui avait été mis en nourrice dans la famille, ou bien le fils d'une autre, trop nombreuse, famille de métayers.

La structure familiale était très hiérarchique, ce qui datait de l'introduction du système. Le chef de la famille (le *capoccia* en Toscane, le *reggitore* en Emilie) conserva une autorité indiscutable jusqu'à la disparition du système. Il organisait le travail journalier dans le *podere* de tous les membres de la famille, personne n'ayant la permission de travailler ailleurs. En France, on dirait que la situation était plus fluide, au moins au XIXe siècle. Il n'est pas évident que tout le travail de la famille était réservé par contrat au domaine. Dans ce siècle, il semble qu'on employait plus fréquemment en France qu'en Italie centrale des ouvriers, peut-être à cause de la majeure étendue des métairies, ou bien en raison de la plus petite dimension des familles.³

La durée du bail de métayage a varié dans le temps. Dans les premiers siècles de son introduction, le bail à métayage avait une durée variable de trois, cinq, neuf ans et même plus, suivant peut-être la durée des assolements; dans d'assez nombreux cas il pouvait se confondre avec un bail emphythéotique. La durée des baux diminua au cours des siècles, jusqu'à devenir, entre le XVIIe et le XIXe siècle, rigide annuellement (sauf en quelques arrondissements périphériques). Ce phénomène nous indique un affaiblissement de la condition du métayer par rapport au propriétaire de la terre et des capitaux.

³ TOURDONNET, *Situation du métayage en France*, Paris, 1879-1880; ROUVEROUX, *Le métayage. Ce qu'il faut en savoir*, 1935.

La composition et l'apport du cheptel sont des éléments très importants pour la définition du bail. Toujours dans l'histoire du contrat de métayage en Italie centrale, le propriétaire a fourni le cheptel foncier, le "podere" avec ses terres labourables, parfois ses vignes et oliviers, la maison sur le *podere* pour la famille (parfois bâtie plus lentement ou agrandie à travers les siècles). Le cheptel vivant (boeufs de travail en premier lieu) et le cheptel mort (semences, engrais, outils) étaient fournis selon des règles qui varient dans le temps et dans l'espace, le trend multiséculaire allant en direction d'une perte de ces moyens de production de la part du métayer. Au XIXe siècle, on peut distinguer les métayers riches des pauvres d'une manière approximative par le fait de posséder ou pas les boeufs de travail. Le Bolognais était le seul territoire où, à cette époque, on trouve encore des métayers qui sont propriétaires non seulement en théorie (par disposition du contrat) mais en réalité, de leurs boeufs.

Le partage des fruits se fait généralement par moitié. En quelques cas, comme dans les Marches aux XVIIIe-XIXe siècles, le partage pour des cultures privilégiées, destinées surtout au commerce - comme les olives - est deux tiers pour le propriétaire. Presque partout le métayer paie un certain pourcentage au propriétaire pour l'usage du moulin à olives, des celliers, et en général des structures centrales des *fattorie* pour la transformation des produits agricoles.

Le propriétaire se réservait le profit des bois et les feuilles de mûrier, comme en France. Seulement dans le cas où la famille des métayers acceptait d'élever des cocons, on partageait le produit de cet élevage.

II.

Les interprétations du métayage

La *mezzadria poderale* ne peut pas être identifiée avec n'importe quel contrat de colonage qui prévoit une division à moitié des fruits. Elle n'a pas non plus comme fonction, dès son origine, la seule autoconsommation paysanne. Le métayage dans l'Italie centrale fut un produit des villes marchandes. Les marchands qui devinrent propriétaires des terres du *contado* ne se bornèrent pas à ravitailler leur famille et le marché de leur ville, mais ils introduisirent les produits de leurs *poderi* dans un complexe réseau d'échanges. En effet, on doit se rappeler qu'ils ne négociaient pas seulement les soieries et les draps de laine, mais toutes sortes de marchandises demandées sur les différents marchés de l'Europe entière. Dans son histoire multiséculaire, ce système a connu de très profondes modifications, qui, tout en expliquant les raisons de sa longue durée, n'ont pas généralement été comprises par les contemporains ni par les historiens du phénomène.

Ce serait impossible de faire en peu de pages une histoire complète des interprétations et des discussions sur le métayage, sous peine de devoir commencer par la lettre de Pline le Jeune à son ami Paulin, ou, en sautant plusieurs siècles, d'Olivier de Serres ou de notre Malvasia au cours du XVII^e siècle. On essaiera ici tout simplement de rappeler quelques lignes interprétatives formées entre la fin du XVIII^e et le XIX^e siècle et qui ont influencé les réflexions et les investigations des chercheurs au cours des derniers trente ou quarante ans.

Après les nombreux traités qui ont évoqué la question du métayage jusqu'au XVIII^e siècle, la pensée des économistes classiques introduit une conception nouvelle, liée au développement de l'agriculture anglaise : un classement historique ou fonctionnel des rapports de production, au sommet duquel se trouve toujours la

grande culture à exploitation directe ou le fermage des terres des entrepreneurs capitalistes.

a) Les économistes anglais ou l'observation de loin

Plusieurs économistes classiques ont traité du métayage à l'intérieur de la théorie des stades de développement, comme d'un système né des ruines de l'esclavage. Mais le métayage dont on parle est bien loin d'avoir les caractères propres de la *mezzadria classica*, à part les cas qui se trouvent à l'origine véritable du contrat. Ainsi, Adam Smith parle des métayers comme d'agriculteurs jouissant de long baux consuetudinaires⁴. Il pensait peut-être aux baux emphythéotiques ou perpétuels, les mêmes qui sont restés en vigueur en France jusqu'en 1790, lorsqu'ils furent interdits par la loi.

L'agronome Arthur Young ne peut pas être véritablement placé dans la liste des observateurs de loin, car il visita la France et l'Italie. En Italie et en Toscane, au coeur de la *mezzadria classica*, il entra en rapport avec d'éminentes personnalités comme l'économiste Fabbroni et l'agronome curé Paoletti, tous les deux très bien connus et admirés en Europe. Fabbroni et Paoletti, propriétaires de *poderi a mezzadria*, déclarèrent à Young qu'ils étaient favorables à cette forme d'exploitation des terres, sans parvenir cependant à entamer son inébranlable mépris de cette institution continentale. Dans son voyage en France, Arthur Young avait donné une apocalyptique représentation des métayers français, si malheureux par rapport aux journaliers anglais. En Toscane, il n'arrivait pas à comprendre la position de ses illustres interlocuteurs :

⁴ A. SMITH, *Indagine sulla natura e le cause della ricchezza delle nazioni*, livre III^o par.II.

M. Fabbroni "... soutient le métayage toscan; il sait bien défendre sa cause, mais les faits lui font une trop rude guerre"⁵

Quels sont ces faits, il ne nous l'explique pas beaucoup; son modèle d'agriculture moderne est toujours la *high farming*, la grande culture, et tout ce qui s'en écarte est placé *a priori* plus en bas sur l'échelle.

b) Un tableau factice : la métairie vue par les apologistes

Un économiste qui, au siècle dernier, a vécu en plein dans le métayage toscan est Simonde de Sismondi, qui dès que sa famille émigra en 1794 à Pistoia, fit la navette entre cette petite ville et Genève; malheureusement dans ses pages sur ce sujet⁶ ses préoccupations humanitaires et (surtout dans les *Nouveaux principes*) la conscience des maux que l'industrialisation entraînait avec soi dans la condition des ouvriers, leur paupérisation, l'inégalité dans la distribution de la richesse causée par le système capitaliste le poussent à une apologie du métayage tel qu'il serait pratiqué en Toscane. Sismondi nous le présente comme une harmonieuse société entre le capital et le travail, qui sauvegarderait le travailleur de la paupérisation et la société des injustices sociales qu'il avait vu se manifester en Angleterre. Mais si ce caractère sociétaire du contrat de métayage avait jamais existé, il n'existait certainement plus au temps de Sismondi. Bien plus, le mode de production capitaliste était en train de pénétrer à l'intérieur du vieux contrat, avec une propriété foncière qui s'approchait d'une gestion capitaliste des terres et des métayers très proche de la catégorie des prolétaires.

⁵ A. YOUNG, *Voyages en Italie et en Espagne pendant les années 1787 et 1789*

⁶ J.C. SIMONDE DE SISMONDI, *Tableau de l'Agriculture toscane*, 1801; *Nouveaux principes d'économie politique*, 1819.

Les idées de Sismondi constituent la base sur laquelle le marquis Gino Capponi bâtit sa défense du métayage, dans la discussion sur ce contrat dans laquelle s'engagèrent les propriétaires toscans dans les années 1830-1835 environ.⁷ A l'aide des idées de Sismondi, il présenta un univers de concorde, d'intérêt économique et social dans le monde du métayage. Cet univers n'était pas plus réel que le tableau peint en noir qui avait été confirmé, après l'oeuvre d'Arthur Young, par Mc Culloch dans ses *Principles of political Economy*⁸. Mc Culloch affirme que partout où le métayage a été introduit il a fait tomber les paysans dans le dénuement le plus complet.

Entre la fin du XVIIIe siècle et la première moitié du XIXe, il y a donc, dans la conscience des contemporains, deux différentes visions du métayage. La première est celle des apologistes de l'*high farming* anglais, par rapport à laquelle le métayage était vu comme un système subalterne, qui perpétue l'absentéisme des propriétaires fonciers et la misère des paysans. La seconde souligne son caractère de contrat paritaire entre capital et travail et d'exemple de solution de la question sociale. On a là les deux pôles des interprétations et des discussions historiographiques sur le métayage que l'on retrouve à peu près jusqu'à nos jours.

c) Les interprétations néoclassiques

On a pour cela le point de départ chez Marshall, qui dans ses *Principles of Economics*⁹ soutient que le *sharecropping* conduit à une inefficente allocation des ressources. On doit noter que Marshall parle de métayers ayant "practical fixity of tenure", comme

⁷Cf. sur ce point G. BIAGIOLI, *I problemi dell'economia toscana e della mezzadria nella prima metà dell'Ottocento*, in AA.VV., *Contadini e proprietari nella Toscana moderna*, vol. II, Firenze, 1981.

⁸ Mc CULLOCH, *Principles of Political Economy*, 1834.

⁹ A. MARSHALL, *Principles of Economics*, 8th ed., London, 1956.

il arrivait dans le seul cas qu'il cite¹⁰. Ailleurs, il affirme que le métayer de l'Europe du Sud a le droit héréditaire de cultiver un petit domaine, dont il partage les fruits avec le propriétaire. Il assimile donc le métayer à la vieille image du *tenant* anglais lié au seigneur par un contrat consuetudinaire, de très longue durée, qui identifiait le *tenant* avec le possesseur d'une exploitation, dont il n'était pas le propriétaire. Selon la loi consuetudinaire, ce *tenant* - une fois payé le bail annuel - pouvait librement décider de sa terre, la cultiver à son gré et en disposer dans son testament. Rien de semblable ne se passe dans le système de métayage en Italie centrale. La famille du métayer, à partir du XVI^e siècle, n'a généralement que des baux annuels à attendre. Le contrat était automatiquement renouvelé si personne ne le dénonçait. L'autonomie du métayer dans les méthodes de cultivation du *podere*, limitée jusqu'au XVI^e siècle surtout par les *Statuti comunali*, arrivera à être presque complètement effacée, au XIX^e, par le rôle et l'initiative des propriétaires.

Le métayer que Marshall représente est donc un paysan qui n'a en commun avec le métayer de l'Italie centrale que le partage des fruits, c'est-à-dire très peu par rapport au système compliqué qui a gouverné l'économie et la société dans ce territoire pendant plusieurs siècles. Rien de plus facile que de découvrir que ces comparaisons sont hors de la réalité.

Marshall décrit un métayer qui peut avoir des capitaux, qui ressemble à un paysan propriétaire pour la stabilité du contrat, mais qui a une plus faible incitation au travail, parce qu'il appliquera son capital et son travail seulement jusqu'au point où le revenu est plus que double des prix de ces deux facteurs qu'il applique. Il donne une démonstration géométrique du fait qu'on a, avec ce mode d'exploitation, une perte de ressources et de revenus pour le

¹⁰ Il s'agit d'un article de HIGGS, *Métayage in Western France*, 1894.

propriétaire par rapport aux autres modes de faire-valoir. Toutefois, pour arriver à cette conclusion on doit supposer :

- a) que le métayer est libre de cultiver comme il veut;
- b) que le propriétaire ne peut négocier ou lui imposer une certaine quantité de travail.

Les cas a) et b) peuvent se vérifier, par exemple, si le métayer intervient dans la production avec des capitaux à lui et s'il jouit d'un contrat à long terme; mais si le bail est très court et comme le métayer ne possède que ses bras, le propriétaire peut lui imposer des conditions plus lourdes. Marshall même admit que dans ce cas le propriétaire obligera "the tenant to cultivate the land just intensively as he would under the english tenure : ans his share will then be the same"¹¹. Or, on doit considérer que dans l'histoire du métayage de l'Italie centrale on peut suivre la lente démarche de ces deux phénomènes : le capital qui tend à se concentrer uniquement dans les mains du propriétaire, qui en fait un point de meilleure gestion de ses terres, et la durée du contrat qui se raccourcit.

d) La reprise du débat de l'école néoclassique après la seconde guerre mondiale

Très récemment, Rashid Pertev, dans son article paru en octobre 1986¹², a nommé ce débat, qui continue encore aujourd'hui, "the new School neo-classical models", pour les différencier de "the old School neo-classical models", commencés par Marshall. Comme résultat de cette phase de discussion, la nouvelle école néoclassique a réévalué le rôle du *sharecropping system* comme une voie d'allocation efficiente des ressources.

¹¹ MARSHALL, *op. cit.*, p. 536, n. 2.

¹² R. PERTEV, *A New Model for Sharecropping and Peasant Holding*, "The Journal of Peasant Studies", vol. 14, n. 1, octo. 1986.

Dans les années du second après-guerre, la question du colonage partiaire fut reprise de plusieurs côtés : aux Etats-Unis d'abord en raison de la diffusion de ce système à l'intérieur de leur agriculture. Quelques années plus tard pour la politique agricole à suivre dans les pays sous-développés.

On s'éloigne ici du métayage italien et européen en général, car il s'agit de systèmes très différents de *sharecropping* connus aux États-Unis, en Chine ou en Inde. Toutefois, on peut trouver dans les réflexions des économistes sur ces systèmes, des éléments qui nous aident à mieux comprendre le fonctionnement du métayage en Italie centrale et les raisons de sa longévité. Dans cette direction, on trouve de très valables suggestions dans l'article avec lequel, en 1950, Gale Johnson réouvrit le débat sur le *sharecropping*

Le point de départ occasionnel était représenté par une recherche empirique sur le "farming in Iowa". Gale Johnson reprit, pour son analyse, les thèmes de Marshall, mais avec une profonde différence qui lui venait des résultats de ses recherches : chiffres en mains, il doutait que le *sharecropping system* provoquât une "inefficient allocation of resources". Il soutint que le propriétaire avait quatre moyens pour garantir ses intérêts :

1 - Etablir un contrat qui spécifie ce que le *sharecropper* doit faire, la quantité de travail, les méthodes de culture, etc... (C'est une pratique que l'on retrouve dans toute Europe, observait Gale Johnson, rarement aux Etats-Unis).

Dans l'Italie centrale, ce comportement de la part du propriétaire se retrouve de plus en plus commun jusqu'à devenir obsessionnel au XIXe siècle, lorsque des dizaines de *diktat* furent insérées dans les contrats de métayage. Il en résulta une très sensible réduction du rôle du métayer dans la gestion de l'activité productive dans le *podere*. La quantité et la qualité des semences, les rotations, le calendrier agricole, le rôle de chacun des membres de la famille du

métayer étaient de plus en plus déterminé par le propriétaire ou par son agent, le *fattore* .

2 - Maintenir l'étendue de l'exploitation très restreinte en comparaison de la famille. Si l'unité productive est petite et l'on empêche le *sharecropper* de travailler ailleurs, il devra employer son travail et le travail de sa famille jusqu'à ce qu'il atteigne au moins le niveau minimum de subsistance; il en résultera une culture intensive de la terre.

Ce point de Gale Johnson est d'une très grande importance pour comprendre la conduite des propriétaires des métairies en Italie. Les métayers étaient très souvent endettés envers le propriétaire, leur part de récoltes - surtout en céréales - ne suffisait pas aux besoins de la famille. Or, si l'étendue du *podere* devait tendre à se combiner avec celle d'une famille en unité de travail et de consommation, pourquoi tant de phénomènes de sous-estimation de ce dernier aspect ?

Mais si cette erreur semble si commune, c'est parce qu'elle n'était pas vraiment une erreur. Les propriétaires tendaient très souvent à attribuer des exploitations trop limitées, qui ne pouvaient pas satisfaire aux besoins alimentaires des familles. Ils ne refusaient pas aux métayers leur secours si la récolte ne leur suffisait pas, mais ils cherchaient à être sûrs que la famille, endettée ou non, travaillerait au maximum sur le minimum de terre qu'on lui avait confié. Tout cela, naturellement, apparaît avec une plus forte évidence dans les périodes de croissance démographique, quand on pouvait exercer une plus forte pression sur la main-d'oeuvre.

3 - Participation au cheptel, en particulier au cheptel vivant, pour surveiller le processus de production.

4 - Adoption de baux à court terme.

Sur ce quatrième point, dans l'article de Gale Johnson, se représente la vieille confusion sur les caractères de la métairie européenne. Il dit, en fait, que la décadence du *crop-sharing* dans l'Europe occidentale est liée à ce que "the tenant generally has permanent tenure" et "cannot be dispossessed". Par conséquent, "it is difficult for the landlord to enforce a given intensity of cultivation", situation qui ne se présente pas dans le contrat de métayage en Italie à l'époque moderne.

Dans un livre désormais très bien connu, Steven Cheung¹³ soutient vigoureusement la thèse que la *share tenancy* ne signifie pas une "inefficient allocation of resources". Mais il y a un point en particulier à souligner, et précisément une réflexion - très peu développée toutefois - que Cheung dédie au problème des prix des facteurs de production dans le système économique du métayage. A propos des idées de John Stuart Mill, Cheung affirme que la métairie peut être regardée comme un système coutumier et non compétitif parce que les prix des facteurs de production ne sont pas explicitement fixés dans le contrat. Cela ne signifie pas, toutefois, qu'ils n'existent pas, et qu'ils n'aient pas un prix de marché. Il en donne un exemple, relatif à l'étendue des terres confiées à une famille. Augmenter ou diminuer la quantité de terre donnée à un métayer signifie changer, même en profondeur, la rémunération du travail et celle de la rente.

A cette réflexion de Cheung on peut en ajouter une autre. On peut obtenir le même résultat si l'on change la composition de la famille paysanne. Une unité de production en plus, une de consommation en moins sur la même exploitation change la rémunération de tous les facteurs de production.

¹³ S. CHEUNG, *The Theory of Share Tenancy*, 1969.

Ces deux questions méritent d'être bien considérées, parce que nous avons ici la clé des modifications souterraines du métayage, modifications structurales mais qui ne sont pas codifiées dans le contrat. On n'a pas besoin de modifier la répartition traditionnelle des récoltes pour changer, à la longue, mais aussi en une brève période, la rétribution du capital ou du travail. C'est peut-être là une des raisons principales de l'élasticité du système de métayage, qui peut sous-tendre des rapports très diversifiés. Un corollaire, mais assez important lui aussi, sera que nous ne devons pas chercher ou ne pas chercher uniquement dans les textes des contrats les transformations du métayage au cours des siècles : car il peut arriver que les plus radicales ne sont pas arrivées devant le notaire.

Dans les quinze ou vingt dernières années, la littérature sur le *sharecropping* en langue anglaise s'est enrichie encore d'une masse considérable d'articles théoriques, d'oeuvres empiriques, de revues et de mises au point, particulièrement en ce qui concerne l'Asie et l'Amérique. On ne peut pas citer ici toutes les interventions dans le débat; il suffira de dire que le résultat final du débat-même semble avoir démontré que le *sharecropping system* a été choisi pour son efficacité, et non malgré son inefficacité¹⁴, ce qu'en Europe et surtout en Italie les historiens auraient dû soupçonner déjà, car aucun système économique ne se perpétue pendant plusieurs siècles s'il est inefficace. Dans les dernières années, plusieurs économistes ont souligné d'autres circonstances qui ont fait préférer le colonage partiaire à d'autres rapports de production, tel que le travail salarié : la présence d'un risque que l'on veut partager¹⁵, la préparation

¹⁴ J. REID, *Sharecropping and Agricultural Uncertainty*, "Economic Development and Cultural change", vol. 24, n. 3, 1976.

¹⁵ J.E. STIGLITZ, *Incentives and Risk Sharing in Sharecropping*, "The Review of Economic Studies", vol. XLI (2), 1974; J. REID, *Sharecropping and Agricultural Uncertainty...cit.*; *The Theory of Share Tenancy revisited - Again*, "The Journal of Political Economy", vol. 85, n. 2, 1977.

manageriale du propriétaire¹⁶, la minimisation des coûts de surveillance si le métayer est au niveau de subsistance¹⁷.

e) L'historiographie marxiste et la métairie

Comme on le sait très bien, Marx donna à peu près la même interprétation qu'Adam Smith sur les origines du métayage. Dans les stades de développement économique, il suit le servage et représente une méthode intermédiaire d'appropriation du surplus qui tendra à disparaître avec l'apparition de l'accumulation capitaliste. Le système du métayage est une forme de transition de la forme originaire de la rente à la rente capitaliste, car dans ce contrat le cheptel est donné en partie par le propriétaire, en partie par le métayer¹⁸.

Sur cette demi-page de Marx, les historiens en Italie, marxistes ou non, ont beaucoup travaillé, les marxistes généralement très gênés par le fait que la métairie ne disparaît pas au XVIIIe ou au XIXe siècle, ou encore pire au XXe siècle pour faire place aux systèmes capitalistes d'exploitation. L'historiographie italienne d'inspiration marxiste a continué très fréquemment à considérer la métairie comme l'héritage d'une économie consuetudinaire et traditionnelle, qui s'oppose à une économie de marché; tandis qu'en même temps les économistes dont on a parlé tendaient à légitimer la présence rationnelle du *sharecropping system* dans les économies contemporaines. En effet, on a continué et on continue encore souvent à penser que la seule forme de révolution agricole est celle qui s'est passée en Angleterre, et que là où les choses ne se sont pas passées de la même manière, rien ne s'est passé.

¹⁶ J. REID, *Agriculture... cit.*

¹⁷ R. PERTEV, *A New Model...cit.*

¹⁸ K. MARX, *Le Capital*, livre III, VI^e section, chap. 47, par. 5, La métairie et la propriété paysanne parcellaire.

Deux historiens d'inspiration marxiste, toutefois, ont toujours fait attention à ce qui allait changer dans la structure du monde rural italien, dont ils ont mis en valeur les voies originales de transformation. Le premier nom est très célèbre, même si son oeuvre n'a pas été continuée en Italie comme elle le méritait, c'est le nom d'Emilio Sereni, un grand maître de l'histoire agraire en Italie et en Europe; le second, moins connu mais très important lui aussi, c'est Giorgio Giorgetti, trop tôt décédé.

Sereni s'est toujours passionné à suivre les changements structurels du passé comme un instrument indispensable à une intervention politique efficace sur le présent; Giorgetti l'a suivi sur la même route¹⁹. Dès son premier livre sur le *Capitalisme dans les campagnes* jusqu'à ses derniers essais,²⁰ Sereni a suivi le procès de développement du capitalisme agraire en Italie, de la révolution agricole et du changement social à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, phénomène très évident, même s'il n'assume pas les caractères "classiques". Il avait compris que les transformations dans les sociétés agricoles sont fortement bigarrées, mais le processus dans sa profondeur présente des caractères univoques, et c'est toujours la théorie qui nous aide à les découvrir.

f) Tendances actuelles dans les études sur le métayage en Italie

Le métayage a été étudié en Italie comme en France, dès la dernière période du XIXe siècle jusqu'aux années 20 du XXe, particulièrement dans l'optique de l'histoire juridique du contrat à partir de l'antiquité grecque ou romaine. L'attention s'est posée

¹⁹ G. GIORGETTI, *Contadini e proprietari nell'Italia moderna*, Torino, 1974; *Capitalismo e agricoltura in Italia*, Roma, 1977.

²⁰ E. SERENI, *Il capitalismo nelle campagne. (1860-1900)*, I ed. 1947, II ed. Torino 1968; *Agricoltura e mondo rurale*, in AA. VV. *Storio d'Italia* Einaudi, vol. I, *I caratteri originali*, Torino, 1972 (St.It.Ein.1972).

ensuite sur l'évolution du contrat dans la période moderne dans le contexte de l'histoire des institutions politiques et de la politique économique des Etats régionaux.

A partir des années 1970, deux nouvelles directions de recherches sont apparues. La première a comme objet des recherches basées sur les données de la riche comptabilité des exploitations, généralement réunies en *fattorie*, qui nous permettent de suivre la vie presque quotidienne de centaines de métairies au moins à partir du XVIIe siècle²¹. Une seconde direction, que l'on pourrait intégrer avec la première, est celle qui concerne les recherches de démographie historique sur les familles des métayers, qui ont comme source fondamentale les *Stati d'anime* et les autres registres paroissiaux.

III.

La Toscane au XIXe siècle : un cas de stagnation ou de développement ?

Dans le volume dédié à la Toscane dans la collection de l'"Histoire de l'Italie par régions" publiée par Einaudi²², un des caractères et une des questions historiques qui se manifestent le plus fréquemment sont ceux qui sont liés à la primauté du système de métayage en Toscane. Cependant, ce système est à son tour jugé, soit comme un rapport de production "aux limites incurables... sur

²¹ On en donne ici quelques exemples : G. BIAGIOLI, *Dalla nobiltà assenteista al nobile-imprenditore in Toscana : le fattorie Ricasoli (1780-1880)*, in G. COPPOLA (a cura di), *Agricoltura e aziende agrarie nell'Italia centro-settentrionale*, Milano 1983; Z. CIUFFOLETTI (a cura di), *Il sistema di fattoria in Toscana*, Firenze 1985.

²² G. MORI (a cura di), *La Toscana*, in *Storia d'Italia. Le Regioni dall'Unità a oggi*, Einaudi, 1986.

le plan technico-agronomique comme sur le plan social²³ soit, au contraire, comme un système qui prévoit des moments de rationalisation productive au sens capitaliste, et de formation d'une force de travail adaptée à de futures activités d'entrepreneurs²⁴. Au-delà de ces différentes appréciations, l'alliance entre le métayage et la Toscane peut-elle servir comme un premier élément d'identification ? Il serait difficile de le nier.

Et pourtant, le problème est plus compliqué qu'il n'y paraît. Il reste encore beaucoup à connaître sur les caractères propres au métayage dans les différentes zones de l'Italie centrale. La Toscane, dit-on, est la terre du métayage classique, du contrat le plus pur par rapport aux autres contrats "impurs" qui sont plus fréquents en dehors de ses frontières. Mais le contrat à l'intérieur du territoire toscan n'a pas été immobile au cours des siècles. Pour définir la Toscane du métayage il faudra donc voir duquel il s'agit, parce qu'au cours de l'histoire et selon les lieux, il a subi des variations non négligeables. En fait, le métayage, malgré les bibliothèques entières qui lui ont été consacrées, reste un *puzzle* pour de nombreux aspects qu'il faut décomposer et recomposer selon des critères d'analyse complètement nouveaux.

La zone du métayage a une contrepartie essentielle dans la réalité citadine qui a créé ce système : c'est, au départ, une terre de marchands, de spéculateurs, de banquiers précoces. Sa noblesse est souvent d'origine marchande. Les capitaux accumulés dans le commerce et dans les affaires financières sont investis (souvent en partie) en acquisition foncière; et ceci non seulement au XIII^e siècle ou au cours des siècles suivants, mais aussi aux XVIII^e et XIX^e siècles. L'alliance entre noblesse et finance qui émerge dans toute

²³ D. PRETI, *Tra crisi e dirigismo : l'economia toscana nel periodo fascista*, in Mori (a cura di), cit., p. 631.

²⁴ G. BECATTINI, *Riflessioni sullo sviluppo socio-economico della Toscana*, *ibid.*, p. 905 segg.

son évidence au cours du XIXe siècle, et surtout après l'Unité de l'Italie, n'est une nouveauté ni pour la Toscane ni pour l'Emilie. La nouveauté est constituée par le phénomène de l'affluence massive, dans le secteur financier, des capitaux accumulés en agriculture. Dans ce domaine, la région suit une ligne commune à une grande partie des pays de l'Europe du centre-nord, mais il reste quelques traces de l'ancienne formation et des intérêts précédents de sa classe dirigeante. Quelqu'un a défini comme une métamorphose sociologique des toscans modérés, de grands propriétaires fonciers, qui avaient le monde agricole et le métayage au centre de leurs propres intérêts, devenus financiers attentifs aux budgets et à la Bourse. Au contraire, il faudrait penser à une continuité, sous une forme nouvelle, entre le contrôle de l'activité agricole et les intérêts financiers. Il suffit de penser au commerce des produits agricoles sur les marchés locaux ou étrangers qui a souvent un côté spéculatif; à l'emploi d'une partie des profits agraires en prêts; au financement de la part des propriétaires fonciers à la modernisation des voies de communications à partir du XVIIIe siècle; et, pour finir, à la période de construction des voies ferrées où les éléments de mise en valeur de la production agricole se trouvent immédiatement mêlés à ceux de la spéculation financière.

Ce rapide aperçu de la réalité historique toscane tel que l'habitat disséminé entre la ville et les bourgades, les exigences de circulation des produits créées par ce fait, et l'intérêt des propriétaires et des marchands aux contacts avec l'étranger, sert à introduire quelque élément de réflexion sur deux affirmations qui ont été perpétuées par plusieurs historiens. La première est que l'habitat disséminé produit un manque de communication entre les campagnes et le reste du pays. La seconde, que l'autoconsommation des familles des métayers est l'élément fondamental du système économique.

Ces deux "topoi" historiographiques se révèlent assez fragiles quand on analyse la situation réelle des campagnes. L'importance de l'autoconsommation - qui était pourtant un élément du système agraire - est réduite par la structure même de la propriété. La Toscane, comme du reste l'Emilie et une partie des Marche et de l'Ombrie, est un pays de grande propriété. La production était donc surabondante pour les tables des propriétaires. La moitié des produits au moins quitte la campagne à destination des villes, des bourgades et de l'étranger. Et le manque de communications, même physiques, n'est pas non plus du tout confirmé.

Le réseau des transports est un indicateur précis de la situation de la Toscane par rapport aux autres régions italiennes aux lendemains de l'Unité. Au lendemain de l'Unification, le réseau routier recensé en Toscane était remarquable : 12 381 km; avec une moyenne de 566 m/km² contre les 366 de la moyenne nationale. Il est certain qu'il s'agit d'une conséquence de l'habitat disséminé; mais une analyse plus détaillée de la condition des routes les plus importantes, - les routes provinciales et nationales - plus ou moins reliées au trafic local, en Toscane et dans le reste de l'Italie nous montre des résultats très significatifs. En 1863, il existait en Italie 22 500 km de ces routes concentrées en grande partie dans le Centre-nord. Le Piémont et la Ligurie occupaient ensemble la première place avec 3 575 km; la Toscane se plaçait seconde avec 3 318 km, suivie par la Lombardie. Mais si l'on fait le rapport avec la surface du territoire, la Toscane passe à la première place avec 139 m/km², la Romagne à la seconde avec 109 m/km², la Lombardie à la troisième avec 105, les Marches et l'Ombrie à la quatrième avec 104. Une grande partie de l'Italie centrale, Toscane en tête, était parmi les zones les mieux desservies par des routes de grande communication; ce qui n'est pas mal pour une zone identifiée souvent comme zone typique de l'isolement paysan et de l'autoconsommation entre la campagne et la ville. Il ne faut pas chercher

l'explication de ce fait (tout au moins pour une grande partie du phénomène), dans la position centrale de la zone, et dans sa fonction de raccord entre le nord et le sud puisque le sud ne possédait que peu de routes et que la plupart du commerce s'y faisait par mer.

Il faut ajouter à cette première indication le développement précoce des voies ferrées en Toscane. En 1859 la Toscane arrivait juste après le Royaume de Sardaigne pour le développement de la surface du réseau, suivie par la Lombardie-Vénétie. Remarquables et importants sont les trafics du port de Livourne où la moyenne des navires en entrée et en sortie représentait, entre 1861 et 1863, 20 % du trafic national. Nous voilà à la période qui précède le déplacement de la capitale à Florence. Le port de Livourne n'a pas, à cette époque, une fonction semblable à celle de Trieste ou de Gênes, il dessert surtout la Toscane. La vivacité de ses trafics est la manifestation de la vivacité du commerce toscan.

Signalons aussi un autre élément de support au système compact de communications : l'importance de la circulation du papier-monnaie en Toscane. Au moment de l'Unification c'était la plus élevée de la péninsule et elle était liée à un robuste système bancaire.

Dans un commentaire sur les données sur les communications et les échanges que nous avons rapportées, Giorgio Mori s'interroge sur la contradiction apparente entre la "structure productive dominée par l'organisation du métayage, basée sur l'autoconsommation des paysans", liée à un niveau modeste des activités secondaires qui auraient insuffisamment stimulé le montant des échanges, et les dimensions réelles de ces derniers. Il existerait, par conséquent, une disproportion entre les infrastructures et les nécessités²⁵. Or, le fait que l'organisation du métayage était basée

²⁵ G. MORI, *Dall'Unità alla guerra : aggregazione e disgregazione di un'area regionale*, *ibid.*, p. 31 segg.

sur l'auto-consommation des paysans, comme on a déjà dit, est plus un lieu commun qu'une affirmation confirmée par les faits. On revient ici sur la nécessité de réduire le poids de l'auto-consommation et de l'isolement commercial des campagnes à métayage. Qui achetait et qui vendait dans les dizaines de marchés quotidiens qui se déroulaient en Toscane ? Quelles exigences ont poussé à créer un réseau routier aussi dense ? Était-ce le seul commerce de transit, ou plutôt le marché intérieur toscan - y compris les campagnes - à animer le trafic d'entrée du port de Livourne ? Dans son étude sur le cours du commerce extérieur du Grand-duché de Toscane au XIXe siècle, Parenti a même signalé un singulier phénomène de contrebande qui consistait à introduire des marchandises déclarées en transit pour payer un droit d'entrée plus bas, alors qu'elles étaient consommées dans le Grand Duché²⁶. De cette façon, le volume réel des importations en Toscane aurait été pour certaines espèces sous-estimé.

Un autre élément peut nous aider dans cette tentative de réflexion sur le développement toscan au XIXe siècle. Il s'agit du comportement démographique. La Toscane, au cours de la fin du XIXe et du début du XXe siècles, acquiert un comportement démographique très évolué et mûr, qui assume les caractéristiques les plus avancées du monde européen. Les éléments fondamentaux sont une révolution démographique plutôt rapide et peu commune par rapport aux étapes parcourues précédemment par la population de l'Europe occidentale et par rapport aussi à une grande partie de l'Italie après l'Unité. On y vérifie par exemple, un abaissement soudain des taux de fécondité par rapport au reste de l'Italie qui nous indique qu'il y a une diminution des naissances et, de même, un abaissement relativement plus subit de celui de la mortalité infantile, qui nous indique que les enfants nés sont mieux soignés.

²⁶ G. PARENTI, *Il commercio estero del Granducato di Toscana dal 1851 al 1859*, "Archivio economico dell'Unificazione italiana", série I, vol. VIII, Roma, 1959.

Dans un commentaire sur ces stratégies démographiques, Bandettini les définit "anomalies de comportement", et suggère que celles-ci, "particulièrement en ville, pouvaient tirer leur origine d'un fait culturel propagé de l'extérieur" et non pas déterminé par des facteurs internes de nature socio-économique.²⁷ Mais cette hypothèse, ajoute-t-il, "peut nous laisser perplexe". Et non à tort : on peut soupçonner qu'est défini comme anormal un comportement dont on n'arrive pas à entrevoir l'explication historique. Certes, si on pouvait attribuer au seul milieu urbain le comportement démographique toscan que nous avons indiqué, il serait normal de penser à une plus grande facilité d'accès aux informations de l'extérieur et à une diffusion relativement instantanée des coutumes, due aussi à l'imitation entre les classes, en milieu citadin. Il faudrait quand même expliquer pourquoi les taux de fécondité légitime diminuent plus rapidement entre 1861 et 1891 à Florence et à Turin, par exemple, qu'à Bologne, qui cependant, était parti d'un niveau plus bas en 1861, et qui n'apparaît pas immédiatement intégré à un autre modèle social et économique de comportement. Mais il s'agit surtout d'autre chose : à l'exception de la province de Grosseto, des phénomènes tels que la baisse marquée de la natalité ont intéressé, à l'époque post-Unité, toutes les provinces toscanes, et certaines d'entre elles avaient même, à la fin du XIXe siècle, un taux de natalité inférieur à celui de Florence. Le modèle de comportement démographique, semble-t-il, ne sépare pas nettement les grandes villes des petites, ou les petites villes des campagnes; il passe surtout à travers des opportunités économiques, des éventails d'âge, etc... Comme pour la Ligurie, ce modèle pourrait sous-entendre, dans la seconde moitié du XIXe siècle, une situation où la population est élevée par rapport aux ressources disponibles et à l'organisation du système productif.

²⁷ P. BANDETTINI, *La popolazione della Toscana dal 1810 al 1959*, Firenze, 1961.

Dans les zones toscanes à peuplement ancien, ce système avait déjà comme charnière dans les campagnes le binôme famille/"podere". L'extension pluriséculaire des mailles du morcellement et l'intensification des procédés de culture avaient permis, dans le passé, d'absorber continuellement de nouvelles familles à l'intérieur du système de métayage. Cependant, dans la seconde moitié du XIXe siècle le réseau des "poderi" était presque partout saturé (sauf dans la province de Grosseto qui présentait, non par hasard, un comportement démographique différent). Pour les nouvelles familles qui se formaient, il devenait de plus en plus difficile de s'installer sur un "podere", et de conquérir une position de privilège relatif, par rapport aux autres travailleurs agricoles.

C'est de cela que dérive probablement le recours à plus grande échelle, de formes de contrôle de la croissance démographique. Mis à part les remèdes violents et statistiquement non mesurables (comme l'avortement et l'infanticide), ce contrôle pouvait tirer profit de mécanismes sociaux expérimentés comme celui du célibat de certains membres de la famille ou du mariage tardif. Il serait intéressant d'effectuer des recherches pour savoir jusqu'à quel point le changement du régime démographique en Toscane est lié à la généralisation de vieilles pratiques ou à la nouvelle conscience, aux nouveaux niveaux de vie et aux nouvelles habitudes sociales comme semble l'indiquer la diminution de la mortalité infantile. En tout cas, l'accès à l'information démographique ne privilégie pas la ville par rapport aux campagnes qui sont, depuis des temps immémoriaux, en étroit rapport avec le milieu urbain. C'est dans la structure complexe du système productif et dans celle des relations sociales qu'il faut donc chercher l'explication de la rapidité avec laquelle la Toscane parvient à un comportement démographique "mûr".

Nous avons ébauché un autre aspect démographique, celui relatif aux migrations. Alors que la mobilité interne de la population

en Toscane, au moment de l'Unité, apparaît supérieure à la moyenne nationale, pour l'émigration vers l'étranger, les toscans, après l'Unité, confirment la réputation qui les avait rendus célèbres en Europe, de gens attachés à leur terre d'origine.

Les toscans ont cependant pu refuser les perspectives de l'émigration parce que, pour longtemps, la région a d'abord su absorber la main-d'oeuvre qui provenait du secteur agricole, et ensuite, avec le moins de traumatisme possible - et des déplacements limités dans l'espace -, la main-d'oeuvre qui abandonnait la campagne pour chercher un emploi dans les secteurs secondaires ou tertiaires, qui bien souvent ne lui étaient pas complètement étrangers. Giacomo Becattini, parlant de l'exode massif des métayers de la campagne après la seconde guerre mondiale, nous parle par exemple de l'existence "d'une masse de main-d'oeuvre, déjà préparée par un processus séculaire, à son entrée dans le monde des échanges et de la production, et désormais prête à cueillir la première occasion disponible pour abandonner l'agriculture"²⁸. Abandonner l'agriculture mais non pas la région, non pas l'alliance bourgades-villes-campagne : le voyage des 400 000 métayers, après la deuxième guerre mondiale, s'arrête bien souvent à quelques kilomètres de leur point de départ, à la première petite ville, à laquelle ils étaient déjà liés par des échanges commerciaux, l'information, et la diffusion de la culture, et qui, bien souvent, avait une économie intégrée aux campagnes voisines. Fréquemment un parent ou un membre de la famille avait déjà une expérience de travail dans le secteur manufacturier ou dans le tertiaire, et l'abandon des activités agricoles étaient dans ce sens, encore moins traumatisant. On peut penser que ce comportement a des racines lointaines, identifiables déjà au XIXe siècle, alors que la forte croissance des bourgades voisines des villes devait être mise en rapport avec la mobilité interne de la population, qui, lorsqu'elle ne

²⁸ G. BECATTINI, *op. cit.*, p. 908-909.

trouve pas de débouché de travail dans les campagnes et dans les "podere", pouvait se déplacer à l'intérieur de la région sans l'abandonner.

Mais un phénomène d'émigration toscane vers l'étranger s'est pourtant vérifié dans la seconde moitié du XIXe siècle. Il est de dimension modeste par rapport aux moyennes nationales, auxquelles il reste inférieur. Dans ce domaine, l'Italie du métayage présente, après le XIXe siècle, une frontière : alors que l'Emilie-Romagne et la Toscane restent nettement en-dessous de la moyenne nationale des expatriations; l'Ombrie et les Marches, régions concernées par des problèmes de marginalisation ou de débouchés alternatifs, manifestent des différences sur le plan démographique.

L'émigration toscane qui commence à révéler une certaine importance au tournant du XXe siècle a d'autres éléments qui la caractérisent. Il s'agit d'abord d'une émigration tournée vers l'Europe, tout comme pour les territoires qui se trouvent au nord de la région, l'Emilie, le Piémont et la Lombardie. L'émigration du sud, au contraire, lorsqu'elle commence à se manifester, dans la deuxième partie du XIXe siècle, se dirige surtout au-delà de l'Atlantique, avec un impact plus dramatique. Derrière l'émigration toscane en Europe, il y a une tradition d'émigration saisonnière, de personnes qui se déplaçaient vers le nord de l'Italie, et, du nord, au-delà des frontières nationales par étapes successives; avec un retour toujours possible. Les chaufourniers, les briquetiers, les charpentiers et menuisiers des bourgades partaient pour gagner de quoi payer les dettes faites par la famille pendant leur absence, et survivre jusqu'à la saison suivante. Le phénomène de l'émigration saisonnière devient de plus en plus important dans la Toscane du début du XXe siècle, alimenté surtout par les journaliers des bourgades; force de travail souvent expulsée des campagnes et poussée à la limite de la survivance. Au début du XXe siècle, alors que les liens serrés par les émigrants et les populations locales

finissent par se consolider, et ensuite avec le fascisme, à cause de l'opposition politique au Régime, l'émigration toscane en Europe du Nord devient plus stable. L'intégration, dans son ensemble, semble être moins traumatisante qu'ailleurs : il s'agit, certes, d'une histoire complètement différente, par ses dimensions et ses caractéristiques, de celle du déracinement des émigrants du sud.

Giuliana BIAGIOLI
Université de Pise.